

AIDA à l'Opéra Bastille

Le 9 novembre au début de l'après-midi, je reçois un SMS de l'Opéra de Paris : En raison d'un préavis de grève, la représentation de ce soir sera en version de concert (donc sans décor ni mise en scène). J'ouvre le site internet de l'Opéra qui précise que deux possibilités s'offrent aux spectateurs :

- Soit se faire rembourser.
- Soit assister à la représentation en version de concert et, en compensation, l'Opéra propose une invitation à un concert à choisir entre trois.

Le temps d'informer tous ceux dont j'avais les coordonnées mail ou téléphone, nouveau SMS de l'Opéra : Le préavis de grève est levé et la représentation aura lieu normalement !

Entre temps j'avais déjà eu une réponse d'un participant qui choisissait le remboursement.

Re-mail ou téléphone pour informer tout le monde que tout rentrait dans l'ordre !

Ouf ! Enfin Peut-être !

Nous avons donc pu assister à la 9^{ème} représentation de cette nouvelle AIDA de l'Opéra de Paris. Voici la critique publiée dans le Figaro du 12 octobre à la suite de la première :

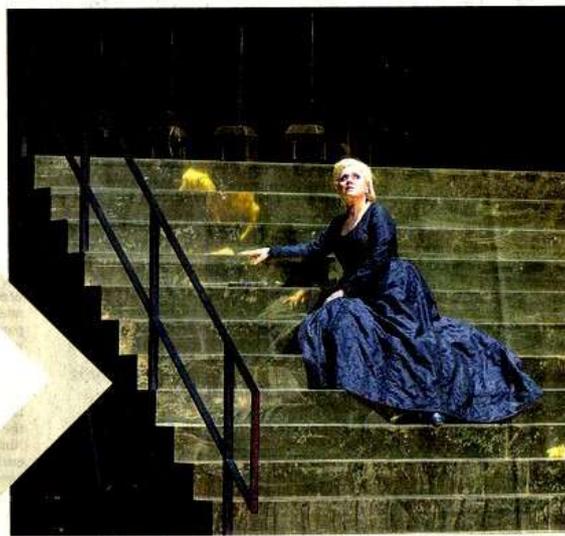
« Aïda » n'est plus l'esclave des stades



Le Stade de France a inauguré les opéras à grand spectacle en 2001 avec Aïda. P. VERGÉ/AFR

LYRIQUE

Quarante-cinq ans que l'œuvre de Verdi n'avait pas franchi le seuil d'un Opéra parisien. S'il ne signe pas sa meilleure mise en scène, Olivier Py accompagne honoralement ce retour en grâce.



Lucia d'Intino (Amneris), à l'Opéra Bastille, dans la mise en scène d'Olivier Py. ELISA HABERER

Enfin ! Quarante-cinq ans qu'Aïda n'avait pas été représentée à l'Opéra de Paris. Vous noterez que l'on a bien dit à l'Opéra de Paris et non « à Paris ». Car dans l'intervalle, le chef-d'œuvre de Verdi, dont on célèbre le bicentenaire de la mort, a bien été à l'affiche dans la capitale, faisant les beaux soirs du Palais omnisports de Bercy ou du Stade de France : énorme malentendu (dans tous les sens du terme...), puisque, entre sonorisation éhontée, bruit d'autoroute et défilés de chameaux, cela revenait à transformer en superproduction hollywoodienne un opéra fondamentalement intimiste.

Tout ça pour vingt minutes de scène de triomphe, fatalité d'un ouvrage qui commence pianissimo et se termine

pianissimo. Et des pianissimos, on en a eu, jeudi soir, à l'Opéra Bastille, de ceux que vous n'entendez jamais dans un stade. On les doit à Philippe Jordan, dont la direction d'un raffinement inouï ennoblit la musique, au moyen de ces dégradés de couleurs impressionnistes où l'Orchestre de l'Opéra est aujourd'hui sans concurrence. Si la distribution l'avait suivi dans cette voie, on aurait eu affaire à une interprétation unique en son genre.

Seulement voilà : dans le rôle-titre, Oksana Dyka n'a pas compris qu'elle ne chantait pas dans un stade. Les nuances sont hors de portée de cette voix puissante mais acide, au vibrato envahissant et à la justesse irrégulière. Elle parvient à gâcher l'extatique duo final où son partenaire, le ténor Marcelo Alvarez, est le seul à proposer ces élégants sons filés dont il n'avait pas pris le risque en début de représentation, encore tendu par le trac : voici en

tout cas un Radamès de classe.

Le chic n'est pas exactement ce qui caractérise l'Amneris de Lucia d'Intino, mais au moins est-elle un vrai mezzo verdien. Même si ses passages de registre sont désormais très perceptibles, elle ne se réfugie pas dans le *malcanto* comme le baryton Sergey Murzaev, Amonasro décidément criard. Bonheurs vocaux divers donc, rehaussés par la basse toujours chantante de Roberto Scandiuzzi et les efforts du chœur pour chanter avec plus de clarté que de pompe.

Bonheurs vocaux

On n'est pas sûr d'avoir compris les huées vigoureuses qui ont accueilli Olivier Py au baisser de rideau. Ce n'est pas sa meilleure mise en scène, soit. Les effets en sont attendus et appuyés, avec ses soldats en treillis et mitraillettes, admettons. Il a négligé la direction d'acteurs au profit de la seule

éloquence visuelle, c'est vrai. Mais il signe avec Pierre-André Weitz un spectacle d'une très grande beauté plastique, avec ces palais d'or et de noir qui accrochent la lumière comme rarement. Et ces images d'une inoubliable poésie que sont la ballerine dansant au-dessus d'un charnier, ou le crucifix en feu.

Py, omniprésent en cette rentrée, fait clairement d'Aïda un drame politique et non une intrigue amoureuse : le conflit antique entre Égyptiens et Éthiopiens est transposé entre l'Italie et l'Autriche du XIX^e, tandis que les prêtres d'Isis sont des inquisiteurs catholiques. Aïda devient la petite sœur de Don Carlos : on est au plus près de la dramaturgie verdienne, et ça marche! ■

Opéra Bastille, Paris XII^e, jusqu'au 16 novembre.
Diffusé dans les cinémas UGC le 14 novembre.

A l'entre-acte et à la fin du spectacle, pour ceux qui participaient au souper, nous avons pu échanger nos impressions et les avis n'étaient pas unanimes, comme ceux du public, car à la fin d'une des principales scènes du deuxième acte de l'ouvrage se déclencha une bronca magistrale manifestement destinée à la mise en scène de Monsieur Olivier Py. Par contre une partie du public, pas d'accord avec les contestataires, applaudissaient chaleureusement et on pouvait se demander si nous n'allions pas assister à une nouvelle bataille d'Hernani ! Après

quelques minutes, Le Chef Philippe Jordan réussissait à calmer la foule et, le vacarme cessant, le triomphe de Rhadamès pouvait se terminer brillamment.

Après l'entr'acte, les actes 3 et 4 se déroulèrent sans incident notable, si ce n'est que quelques rires étouffés dus aux inepties de la mise en scène. Au baisser de rideau, Monsieur Py se gardant bien de venir saluer, le chœur, les solistes, le chef et son orchestre furent ovationnés comme il se doit.

Que dire de cette représentation ?

D'abord à propos de la mise en scène que Francine Schneider a justement qualifiée d'iconoclaste, mais qu'elle a aimée : Le critique du Figaro, Christian Merlin l'a trouvée honorable. Certes, les décors sont très beaux, avec une profusion de dorures, trop par instants où le reflet des projecteurs sur le doré devenait aveuglant. Mais, pour moi, cette mise en scène est incohérente avec une transposition au 19^{ème} siècle dans les soubresauts de la constitution et de l'indépendance de l'Italie mais avec treillis, kalachnikovs et char d'assaut (pas char de l'Egypte ancienne) et une multitude de symboles incongrus (salut fasciste, manifestation nationaliste, valises en carton, ballerine en tutu, mannequin pendu tout au long du dernier acte, etc. ...). J'ai cru comprendre que les Italiens représentaient les Egyptiens, mais alors que venait faire le drapeau autrichien des Habsbourg dans la cérémonie d'intronisation de Rhadamès comme général en chef ? Pour conclure sur la mise en scène je reprendrai la remarque très pertinente de Jean Claude Curillon : ce que l'on a vu sur la scène n'a aucun rapport avec ce que l'on a entendu. De là à regretter que le préavis de grève ait été levé et que l'on n'en soit pas resté à une version de concert !

Quant à l'interprétation musicale, le chœur, les solistes, le chef et son orchestre, je ne partage pas non plus l'avis de Christian Merlin. Il faut toujours qu'il trouve quelques interprètes trop ceci ou pas assez cela. Je n'ai évidemment pas ses connaissances musicales et peut-être qu'au fil des représentations, le trac s'atténuant, les chanteurs peuvent corriger quelques imperfections. Comme nos amis anciens et l'ensemble du public, à en juger par les applaudissements au moment des saluts, j'ai trouvé l'interprétation excellente.

Ont participé à cette sortie :

Dominique & François BOUVIER, Michèle & André DÈSVEAUX, Nelly & Bernard HEIDRECHEID, Marylène HEMERY & Jean Claude CURILLON, Bernadette HIVERNAT, Solange & Xavier de SAVIGNAC, Francine & Michel SCHNEIDER, Annick & Jacques TATIN. Anne & Jean THAURY, empêchés ont laissé leurs places à deux de leurs enfants.

Enfin, s'étaient joints à nous quelques amis d'ADVC :

Jean Hervé BERTHOUMIEU, Claude & Michel POTTIER et Michel VANDEPUTTE et son épouse.

Jacques TATIN